



TOUS LES BRUITS DU MONDE

SIGRID BAFFERT

MILAN

TOUS LES BRUITS DU MONDE

*À Gilberte
et
à Françoise Mateu*

Illustration de couverture : Karolis Strautniekas

© éditions Milan
1, rond-point du Général-Eisenhower, 31101 Toulouse Cedex 9, France
editionsmilan.com

Droits de traduction et de reproduction réservés pour tous les pays.
Loi 49.956 du 16.7.1949 sur les publications destinées à la jeunesse.

ISBN : 978-2-7459-9768-5

Sigrid Baffert

TOUS LES BRUITS DU MONDE

•
MILAN

« Inexplicables humains, s'écria-t-il, comment pouvez-vous réunir tant de bassesse et de grandeur, tant de vertus et de crimes? »
Voltaire, *Le Monde comme il va*

PREMIÈRE PARTIE

LES VIVANTS ET LES MORTS SERONT RASSASIÉS

« Tu le tues ou je te tue », avait dit le vieux Fernando Mancini à sa fille Graziella.

Une âme chétive aurait sans doute ajouté une troisième alternative, la fuite. Mais toute fuite était inutile et Graziella n'était pas faite de ce bois-là. Après avoir soupesé le pour et le contre, elle choisit la première option, si tant est que le verbe *choisir* fût un mot connu à San Bosco. La messe était dite, elle tuerait Antelmo. Antelmo-le-beau, qui l'avait séduite, Antelmo-le-fourbe, qui l'avait demandée en mariage aux yeux du monde, du père Mancini et du Saint-Esprit, Antelmo-le-diable qui l'avait déshonorée, avant de se fiancer sans vergogne avec une fille de son village, cette dinde de Desolina.

On ne plaisantait pas avec l'honneur des Mancini, et encore moins avec celui de Graziella Rosaria Speranza.

*

En ce jour de l'été 1905, la chaleur craquelle la terre de San Bosco et de toute la Calabre. Graziella se prépare depuis des semaines, tout le village le sait. Elle se prépare et tout le village se tait, il attend. Comme le chêne sec attend la foudre. Comme l'enfant dans son ventre.

En bas, dans la salle à manger, ses frères et son père attendent aussi. Graziella est sur le point de descendre lorsque, passant devant le miroir, une pensée la retient. Non, elle ne peut décemment pas tuer son ex-futur-époux vêtue d'un tablier et d'une vulgaire robe de lin. La mort exige un certain appareil. Graziella retourne dans sa chambre, ouvre l'armoire de noyer. Elle en sort un jupon de toile, une robe brodée, un corsage en dentelles, quelques perles qu'elle tient de sa mère. Ses mains effleurent l'étoffe, les boutons de nacre. Le tissu glisse sur ses épaules, épouse ses hanches fines et pare son corps de blanc. Elle est reine du jour, elle a dix-sept ans. Sur son visage, ni peur ni doute. Elle accomplira son devoir sans faillir. Jusqu'au bout.

À quelques kilomètres de là, Antelmo se prépare à épouser Desolina. Graziella l'imagine dans son costume noir, chemise claire et gilet de soie plaqués contre son torse, ses boucles domptées de force par le barbier. Elle, elle a dompté sa longue chevelure ébène dans l'étau d'un chignon, ourlé ses yeux noirs d'un trait de khôl, rosi ses lèvres étroites scellées par la détermination. Son pied se faufile dans l'escarpin comme le reptile avant la sieste. Elle est prête.

Alors, sans hâte, Graziella saisit le revolver posé sur le coffre de bois. Elle le nettoie minutieusement, avec cérémonie.

« T'auras droit qu'à une seule balle, fille, lui a dit le vieux Mancini. Pas deux, non, une seule. Et de face, t'entends ?

— Pourquoi ?

— C'est toute la différence entre le crime d'honneur et le crime, voilà pourquoi. Sinon, tu seras marron devant les jurés et tu croupiras des années, fille. »

Je ne croupirai nulle part, se promet Graziella.

Elle a retourné la question maintes fois dans sa tête. Puisqu'elle doit vivre sans Antelmo, il ne lui reste qu'une solution. Sa main ne tremble pas lorsqu'elle introduit une seconde balle dans le barillet. Ni lorsqu'elle dissimule l'arme dans son jupon.

En bas, dans la salle à manger, les hommes s'agitent. Graziella descend les marches, le front haut. L'œil noir du vieux Mancini glisse sur elle comme le granit effilé. Et puis il y a ses frères, les cinq alignés, battant mollement des ailes et se raclant la gorge. Toute la tribu est là, entourant leur jeune sœur, on dirait une colombe tombée au milieu d'un nid de corneilles. Tous *sauf un*, songe Graziella. Si Tommaso était encore parmi eux, les choses auraient sans doute été différentes. Tommaso, son grand frère tant aimé, un autre prénom maudit. Un prénom effacé des lèvres du clan et tu à jamais pour une raison inconnue.

La voix rauque du vieux Mancini hisse Graziella hors de ses pensées.

— Il est temps, fille.

C'est à peine si elle sent la paume large de son père presser son épaule et l'entraîner vers la porte.

À cette heure de la journée, le village de San Bosco est quasi désert, son triangle de maisons en pierres sèches et tuiles jaunes éboulé au pied de la colline comme un reste d'éruption ancienne. Derrière les rideaux, Graziella devine les yeux qui

l'observent, les souffles suspendus. Elle ne les voit pas mais elle les sent, bruissements d'insectes invisibles. Elle se redresse, ouvre ses poumons et défie les regards.

Allez-y, profitez donc, scrutez-moi, épiez-moi, vous les ombres, vous les faiseurs de lois, je vous hais, je vous maudis tous, mais je ne trébucherai pas, mon bras ne fléchira pas, mon pied est solide, mon œil affûté, je suis fille de Mancini.

À l'angle d'une ruelle, elle aperçoit le vieil Eusebio qui la dévisage depuis son porche, immobile tel l'olivier millénaire, ses deux poings noueux arrimés sur sa canne. Pourtant, elle ne dévie pas de sa route. Les coups de pied de l'enfant battent à présent la mesure de sa peur au fond de ses entrailles, mais elle marche, l'acier contre son flanc. À son passage, Eusebio lui lance une salve d'incantations.

J'te lie la baguette comme un cou d'saucisse, j'te lie les couillons comme un cou d'saucisson...

Depuis qu'il a reçu une chèvre sur le crâne, le cerveau mi-cuit d'Eusebio broie des pensées sans queue ni tête comme un moulin perdu tourne sans blé dans la tempête. Graziella ignore les gestes désordonnés du vieux fou, rien ni personne ne retiendra sa main. Elle n'entend déjà plus l'ancêtre qui postillonne au vent sa bouillie de sorts.

J'te lie dans les chairs et dans les os comm'les morts dans la fosse...

Déjà, ce ne sont plus les divagations d'Eusebio que le vent apporte à son oreille, mais les ricanements de deux gamins, qui la désignent en grimaçant, avant de filer. Aujourd'hui, les ricanements ne l'atteignent plus, pas plus que les crachats ou les injures.

Alors les vivants et les morts seront rassasiés...

La charrette et l'ânesse Sorrisa l'attendent à la sortie du village. Baldassare, le plus jeune frère de Graziella, lui tend une main. Elle se hisse à ses côtés. Il semble contenir son agitation avec effort. La charrette s'ébranle sur le sentier étroit qui serpente parmi les oliviers et les pins avant de quitter les dernières mesures du village. Seul le grincement de l'essieu ponctue le silence.

Une demi-heure plus tard, les voici à l'entrée de Cipolla, le village voisin.

— Arrête-moi ici, ordonne soudain Graziella.

— Mais...

— Arrête-moi ici, je te dis, je continue seule.

Baldassare dévisage sa sœur, inquiet.

— Ziella... pour la dernière fois, laisse-moi y aller à ta place !

— On en a parlé des centaines de fois. C'est à moi de le faire.

Elle soutient le regard de son frère. Baldassare est fin, il a senti quelque chose, mais la décision de Graziella est prise.

C'est lui qui lui a appris à tirer, là-haut, dans l'ancienne carrière de granit. Durant des jours, toute la vallée a retenti de la colère de Graziella Rosaria Speranza Mancini, le village a vécu au rythme de ses détonations. L'écho de ses tirs a résonné tel le venin de la rumeur jusqu'au fond des cafés de San Bosco ; il n'existe plus une seule boîte de conserve vide indemne dans les environs.

— Le père a raison, dit Graziella. Le juge sera moins dur avec une fille enceinte.

— Je suis meilleur tireur que toi ! proteste Baldassare.

— Et quoi ? Tu veux moisir en prison pendant des années ?

— Pour toi, oui.

— Ce qui doit être fait sera fait. Je n'ai pas le choix.

Baldassare torture ses doigts.

— N'oublie pas...

— Sous la boutonnière, je sais. Allez, file !

Baldassare hésite. Il s'apprête à ajouter quelque chose, mais avant qu'il tente encore de faire vaciller sa volonté, Graziella se remet en route.

La voici seule.

Elle se ressaisit, plante ses talons dans le sol. Ses semelles bruissent à peine sur le chemin de pierre, elle contourne la vieille fontaine aux quatre lions de Cipolla, salue d'un signe de tête un oranger. Sous la boutonnière, se répète Graziella tout bas.

Elle parvient sur la place sans ombre et aux terrasses vides. Beaucoup ont fermé boutique. Certains, pour assister à la noce. D'autres, par précaution. Le clocher est encore silencieux. Dans le ventre de Graziella, l'enfant ne cogne plus. Mais déjà résonnent le son sourd de l'harmonium et la voix de coq du curé. Graziella fixe les deux larges vantaux de l'église, entrouverts. Elle gravit les marches jusqu'au parvis. Par l'entrebâillement, elle aperçoit le profil sec de don Como perché sur ses ergots, son cou étroit, agité par saccades au-dessus de son aube blanche, et cherchant le poussin égaré avant de l'arroser de son latin et de tous ses saints. L'un après l'autre, Graziella observe les quelques villageois de San Bosco qui ont eu l'audace – ou l'inconscience – d'assister à la noce, le tonnelier, le boulanger, le charpentier. Plus loin, debout devant l'autel aux côtés de sa dinde Desolina, à demi bercé par une homélie qu'il n'écoute plus, Antelmo lisse entre ses

pouces la bordure de son feutre noir. A-t-il dénoué sa cravate avant la prière des époux ? A-t-il massé doucement le doigt de Desolina enflé par la chaleur au moment de lui passer l'anneau ?

De retour sur le parvis, Graziella avise l'ombre du caroubier, au centre de la place. D'ici, la vue sur la porte sera parfaite.

Agnus dei, qui enlève le péché du monde, prends pitié de nous...

Crescendo, l'harmonium égrène son chant de noces.

Sous son arbre, Graziella l'accueille comme un requiem. Dans quelques minutes, tout sera fini. Elle s'adosse au tronc, cale ses reins dans un creux, puise sa force dans l'écorce. Elle extrait discrètement l'arme de son jupon, la maintient dissimulée sous la dentelle de sa manche.

Enfin, une rumeur.

Que ta volonté soit faite sur la terre comme au ciel...

À l'intérieur de l'église, les bancs vibrent sur la pierre, le souffle de l'harmonium résonne une dernière fois. Les deux vantaux s'ouvrent enfin tandis que don Como fait carillonner les cloches de Santa Maria Immacolata avec une discrétion inhabituelle, on les croirait en terre cuite.

Sorties les premières sur les marches, les deux sœurs d'Antelmo se figent à la vue de Graziella sous son arbre. Cosima pousse un cri d'oie, Teodora l'interrompt d'un coup de coude dans les côtes. Les enfants, libérés de la cérémonie en une volée de moineaux, se taisent aussitôt. Suivent les autres, Cesare, le frère d'Antelmo, et la vieille Isolda en tête d'un petit cortège de châles brodés. Puis quelques rares cousins ou voisins, deux ou trois curieux.

Sous son caroubier, Graziella se tient immobile, les doigts fermes sur la crosse, dissimulée sous sa manche. Le revolver est à sa place, prolongement de son bras et du jugement des hommes. Là-haut, depuis les marches, Isolda la jauge à son tour. Après une brève hésitation, presque imperceptible, elle lui tourne le dos pour accueillir l'arrivée des jeunes mariés. Cesare, lui, reste aux aguets, Graziella sent son regard d'oiseau de nuit la transpercer. Les pouces crochetés à son gilet, dents serrées, il est là, sentinelle.

Lentement, sous la dentelle, l'index de Graziella effleure la gâchette puis arme le chien. Sa paume restée libre se pose un instant sur son ventre.

Dedans, l'enfant s'est figé.

Dehors, les cloches de Santa Maria Immacolata résonnent sur la grand-place.

Le corps de Graziella ne fait plus qu'un avec l'arme, il est bois et métal. Le long des marches, le petit groupe d'invités s'ouvre à pas hésitants en une haie d'honneur informe.

Les deux silhouettes attendues apparaissent sur le parvis au milieu d'exclamations étouffées, d'une pluie d'amandes et de pétales. À gauche, Antelmo, dans son costume neuf d'époux, à droite, Desolina couverte de son voile clair.

Alors, sous son caroubier, Graziella prend une inspiration chargée d'air brûlant. Regarde-moi, Antelmo, regarde-moi, j'ai mis ma plus belle robe pour toi, car c'est ma main que tu aurais dû tenir aujourd'hui.

Mais délivre-nous du mal...

Elle lève le canon et le pointe en direction du gilet d'Antelmo. Durant cet instant fou où elle le tient en joue, *lui*, son

amour, lui, son désastre, tous les sens assaillent Graziella entre miel et cyanure, le souvenir des lèvres d'Antelmo sur son cou, les paumes d'Antelmo sur ses reins, le souffle d'Antelmo sur son ventre...

Son ventre.

Non, elle ne peut pas tirer, c'est impossible.

Qu'ils crèvent tous en enfer, San Bosco, ses hommes et ses lois barbares, se dit-elle, lorsqu'une contraction violente la transperce, plus aiguë qu'un fer de lance. Son index met seul un point final à ses pensées.

Avant que Cesare ait le temps de fondre sur elle dans un sursaut animal, la balle que crache la courte gueule d'acier trouve sans peine son chemin dans la chair. Elle se loge à sa place, sous la boutonnière.

Amen.

En cette seconde, Graziella n'entend pas les hurlements des femmes, elle ne voit pas les hommes se précipiter vers le corps d'Antelmo à terre, elle ne voit pas la silhouette de la vieille Isolda, elle ne voit pas non plus son jeune frère Baldassare qui lui arrache l'arme avant qu'elle ne déchire sa propre gorge avec la seconde balle. Graziella, étrangère à la douleur qui lacère ses entrailles comme si l'enfant lui perçait les boyaux de ses ongles minuscules. Le séisme cesse aussi brutalement qu'il est survenu. Elle se redresse avec effort, la respiration coupée.

Face à elle se tient Cesare, le regard tordu par la haine.

— Où que tu ailles sur cette terre, je te tuerai, Graziella !

Elle hausse les épaules, livide.

— Je suis déjà morte.

— Où que tu ailles, tu entends !

— Cesare ! gémit la vieille Isolda.

Baldassare saisit sa sœur par l'épaule.

— Viens, Ziella. Tu as fait ce que tu devais faire. Tu ne dois plus rien.

Elle le repousse violemment.

— Pourquoi ? lui assène-t-elle dans un râle.

Dans son ventre, l'enfant s'est recroquevillé comme une noix sèche.

Autour, dans les maisons, les rideaux frémissent, des silhouettes s'esquissent, des visages hochent gravement la tête. Ici, depuis la nuit des temps, depuis que les hommes sont hommes, l'honneur est loi.

Les cloches se sont tues.

Les plaintes des femmes s'élèvent et enveloppent la place. Graziella s'efforce de ne pas baisser le front. Elle pose un dernier regard sur le petit groupe où la désormais veuve Desolina se lamente à terre, la robe blanche maculée de sang, berçant le visage inerte d'Antelmo sur ses genoux tel un nouveau-né.

Graziella ignore Baldassare serrant le revolver encore tiède entre ses mains. Tandis qu'elle se dirige à pas lourds vers la carriole pour se livrer aux gendarmes, une voix éraillée se mêle aux plaintes, une vieille comptine oubliée.

J'te lie dans les chairs et dans les os comm'les morts dans la fosse, alors les vivants et les morts seront rassasiés...

Il a refusé la charrette du boulanger. Il a repoussé la mule du charpentier.

Il a tenu à porter seul le corps de son frère jusqu'à la maison familiale.

— Enfin Cesare, c'est de la folie, tu ne peux pas...

Mais Cesare a rugi :

— Il n'est pas né celui qui osera m'en empêcher !

Les autres ont reculé.

Cesare a ôté sa veste et son chapeau. Il a soulevé Antelmo de terre et l'a calé sur son dos comme la dépouille d'un cerf. Alors, après avoir harnaché la vieille Isolda et son châte brodé sur la mule, les autres ont suivi. Le cortège nuptial a entamé sa lente danse macabre et s'est éloigné sous les oliviers.

Une heure durant, Cesare a porté son frère sous le soleil, entre les murmures des hommes et les pleurs des femmes. Et quand le sang d'Antelmo s'est mis à imprégner sa hanche jusqu'à former une auréole pourpre et poisseuse sur sa propre

chemise, il n'a pas bronché. Il a poursuivi sa route et le sentier escarpé, en bête de somme.

Les autres ont suivi encore. Sans oser avouer leur soif ni leur fatigue. Comment diable Cesare faisait-il pour avancer ainsi, tête nue de forçat, par une telle chaleur ? Pourtant, nul ne s'est risqué à proposer un détour par le puits des Rizzi. Ils ont continué à suivre ce curieux duo, monstre à deux têtes. Le dernier fils Folcone vivant portant son frère mort sur le dos. Ils ont continué, en restant à distance. Car si l'un d'entre eux s'était approché, il aurait entendu Cesare qui parlait tout bas.

— Tu l'as eue avant moi, Antelmo... Elle t'a eu avant moi... Si tu avais vu ses yeux quand elle a pressé la détente... si tu avais vu ses yeux ! Elle était là, dressée, si belle, amoureuse en travers du chemin. Elle t'a tué comme on étreint. Et toi, idiot, tu n'as pas pu t'empêcher de faire le coq, tu as piétiné un trésor... Tu as cru que tu pouvais abîmer sans craindre nos lois ! Si notre père était encore de ce monde, tu aurais redouté sa foudre, il ne t'aurait jamais laissé salir notre nom ! Toi qui aurais pu cueillir n'importe quelle autre fille sur cette terre, il a fallu que ce soit elle... Elle ! Une Mancini ! Lequel d'entre nous est mort ? Toi ou moi ? Elle ou toi ? Regarde-moi, Antelmo ! Je te hais de n'avoir pas su l'aimer, frère, tu entends ? Je la hais de ne pas avoir su m'aimer. Je la hais de t'aimer encore. Mais je te vengerai, toi, mon double, ma moitié, mon ombre ! Aussi vrai que je suis Folcone, je saignerai le cœur de ces maudits Mancini comme ils ont arraché le mien !

Le bassin scellé à la paroi, buste légèrement en retrait pour anticiper sa prochaine prise, Baldassare s'élève lentement le long de la falaise. Sentir le pouls de la montagne, il n'y a que ça qui apaise son esprit. Le monde minéral, solidement ancré sur son socle. Pas comme les sentiments humains, si volatiles, si changeants. *La volte-face brutale de Graziella. L'acier du canon contre sa gorge.* Et s'il n'était pas intervenu ? Sa sœur est étrange, insaisissable.

Baldassare hume la pierre. Les premiers mètres sont faciles, en adhérence, puis il faut se méfier du dévers. Les pieds emportent le poids d'un côté, les mains le ramènent de l'autre, cherchent l'équilibre. Durant plusieurs mètres, la roche se fait avare, elle offre peu où s'accrocher. Les doigts palpent la mousse séchée à la recherche d'une faille infime où s'arrimer, la trouvent enfin. Baldassare crochète le rebord de son talon droit et le cale dans une anfractuosité, soulageant ses bras de l'appel du vide, le temps de quelques secondes. D'un mouvement de bascule, il se hisse jusqu'au maigre replat où la paroi s'ouvre en une large faille. Il s'y glisse avec souplesse.

S'applique à grimper de profil tel un bas-relief égyptien, bras et jambes de chaque côté. Le dernier tronçon s'achève par une sorte de cheminée.

Baldassare progresse vite le long du conduit. Souffle, traction, rugosité. Encore une dizaine de minutes et il sera parvenu dans le renforcement en surplomb. *Il Mento della Lupa*, le menton de la Louve. Hors du tumulte de San Bosco, son antre secret. Aucun risque d'être suivi par l'un de ses frères, ou qui que ce soit du village d'ailleurs. Tous seraient bien incapables d'escalader un tel rocher. Eux qui le surnomment « Le Lézard » depuis qu'il est monté à mains nues en haut du clocher, un soir de 15 août.

Parvenu au sommet, Baldassare reste assis longtemps dans l'étroite cavité, le regard penché vers la vallée, au-delà des à-pics, au-delà des forêts de pins et de châtaigniers et des gorges profondes. La montagne est couturée çà et là de *fiumare*, quelques torrents à peine amaigris par la chaleur de l'été. Baldassare relève le front vers le triangle de mer. Là-bas sur la côte, face au détroit, se dresse la prison de Montilio où Graziella a été transférée le lendemain de son arrestation. La pensée de sa sœur entre quatre murs depuis déjà deux interminables semaines le mine. Et si le juge n'était pas si clément ? Et si elle restait enfermée des années ? Et si elle commettait une folie ? Qu'adviendrait-il de l'enfant ?

Le soleil est loin sur l'ouest lorsque Baldassare s'engouffre de nouveau à l'intérieur de la cheminée comme dans l'œsophage d'un ogre de pierre. Il redescend le long de la faille, plus lesté qu'un singe. Il pose enfin pied à terre, quand ses yeux rencontrent une silhouette familière à l'ombre d'un amandier.

Eusebio, arc-bouté sur sa canne.

Baldassare est estomaqué.

— Comment est-ce que... ?

— Aide-moi à démonter mon godillot, coupe l'autre en guise de salut.

— Quoi ?

Au village, on a fini par être accoutumé au discours grumeleux du vieux fou.

— Y a un caillou furieux qui me gravine les orteils, j'ai un mal d'ours, alors *porca miseria*, démonte ma godasse, petit ! reprend l'ancêtre sans bouger d'un pouce.

— Vous... vous m'avez suivi ?

Eusebio esquisse un sourire troué.

— Un joli nid palanqué, le menton de la Louve, hein ?

Baldassare se crispe.

— T'inquiète, petit, marmotte le vieux d'un air de conspirateur, Eusebio est plus muet qu'un concombre.

Le garçon hausse les épaules. Il s'accroupit et s'exécute de mauvaise grâce. Il bataille avec le lacet de raphia. Il n'en revient pas. Comment cet ancêtre fêlé et à demi paralytique a-t-il pu parcourir une telle distance depuis le village, franchir le ravin sec et grimper jusque-là par les sentiers escarpés ? À San Bosco, on dit Eusebio un peu sorcier. Alors pourquoi est-il incapable de se débarrasser d'un pauvre gravier ?

Baldassare désigne la souche d'un vieux pin.

— Asseyez-vous sur ce tronc, sinon ça va être coton.

Le vieillard claudique jusqu'à la souche et s'y laisse tomber en grimaçant. Baldassare retient sa respiration, ôte la chaussure et en extrait le caillou fautif.

— Ah, merci, petit. Tu me chaloupes la vie !

Le pied d'Eusebio ressemble à un gros navet noir. Baldassare s'empresse d'enfermer sa puanteur à nouveau au fond du godillot.

Il se redresse et se poste à une distance raisonnable.

— Bon, qu'est-ce que vous fichez là, à la fin ?

Assis sur son trône de bois, Eusebio a l'air d'un roi au réveil en train de deviser sur les affaires du royaume. Malgré la canicule, il porte une veste de lin noir grossier par-dessus sa chemise froissée.

— J'ai une bafouille pour toi, consent-il à expliquer, comme s'il se souvenait soudain de la raison de sa venue.

Sa main plonge à l'intérieur de sa veste. Il en extrait une enveloppe pliée en deux. De ses doigts racineux, il la tend à Baldassare, qui la fixe avec méfiance.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Ah, débrouille-toi, hein, j'ai laissé mes yeux chez moi.

Baldassare ouvre la lettre et en déchiffre les premières lignes. Il vacille.

— Comment t'as eu ça, vieux babouin ?

L'autre dodeline du chef sur son trône.

— Tsst, par l'âne de la poste, tiens ! Pas à la pêche aux moules...

— Mais QUI t'a apporté ça ?

Baldassare a presque rugi. Le vieux proteste.

— Eh oh eh oh, piano, le grelot, hein ! Je suis juste le pigeon voyageur, moi.

Baldassare dévisage Eusebio, posé sur sa souche de pin, occupé à se gratter le fessier. Il ressemble plus à un corbeau enrhumé qu'à un messenger. Mais l'ancêtre fissuré du bonnet sait donc lire.

— C'est... impossible... répète le garçon. Et pourquoi à toi ?

— Eusebio reçoit, Eusebio donne, et voilà !

Il a l'air agacé. Presque vexé.

Baldassare contemple le morceau de papier.

— Bon, toussote l'aïeul en se hissant sur sa canne dans un mouvement de torsion. J'ai du brou qui m'attend, moi.

Et après s'être recalé approximativement sur ses deux guiboies, il s'éloigne à la vitesse d'un hanneton, plié comme un saule sur son bâton.

— Hé, mais vous comptez rentrer à pied ? lance le garçon en reprenant le *vous*.

— C'te blague ! glapit Eusebio sans se retourner.

Baldassare s'assied à son tour sur la souche et se met à déchiffrer lentement le début de la lettre. Lorsqu'il relève enfin le nez, il ne reste que quelques traces de pas dans la poussière du chemin. Le vieux fou s'est envolé. La stupeur passée, Baldassare reprend péniblement le fil de sa lecture.

Jusqu'à ce qu'il réalise. Il manque le dernier feuillet.

La cellule de Graziella à Montilio, dans un ancien couvent reconverti en prison, a la taille de deux meules de foin. Pourtant, elle est presque plus confortable que le regard des habitants de San Bosco. Ironie du sort, il aura fallu que Graziella soit enfermée entre quatre murs pour se sentir enfin libre. Pour la première fois depuis des semaines, elle respire un peu. Sa peau semble moins serrée autour de sa chair et de ses os, ses épaules, moins lourdes.

— Je suis Fortunata, lui lance à son arrivée sa compagne de cellule longue et sèche comme un hareng salé, d'un air revanchard. Moi, j'ai tué un homme parce qu'il me maltraitait. Et toi ?

— Je suis Graziella, dit Graziella en désignant son ventre. J'ai tué le père de cette créature parce qu'il m'a déshonorée. Fortunata crache à terre.

— T'as bien fait !

Graziella hausse les épaules. Elle s'assied sur la couverture rêche contre le mur de chaux et ferme les yeux. Elle revoit le visage tordu de stupeur d'Antelmo, le chemin de

poussière qui l'a menée jusqu'ici. Le regard des deux carabiniers de San Bosco lorsqu'elle a surgi. Ils ont été gentils avec elle, prévenants même. Ils lui ont proposé une chaise pour qu'elle se repose. « Une jeune demoiselle dans votre état ne doit pas rester debout comme ça, par cette chaleur », qu'ils ont dit. En lui apportant un verre d'eau, le petit moustachu lui a soufflé : « En t'offensant, ce chien galeux a offensé tout le village, Graziella. » Elle a contemplé le verre en regrettant que ce ne fût pas de l'eau-de-vie. Elle aurait préféré la brûlure vive de l'alcool, quelque chose de brutal, un feu d'acide pour dissoudre l'enfant, là, au creux de ses entrailles, un feu de tempête pour fondre ses pensées.

— T'en as pour combien ?

Graziella happe le vide un instant.

— Tst, ton marmot, il sort quand d'ici ? insiste Fortunata.

— Dans trois mois.

Fortunata grogne.

— Tous des diables déguisés, ces bonshommes ! Moi j'le dis comme j'le pense, pas besoin d'être morte pour rôtir en enfer !

Graziella ne répond pas. Il avait pourtant une belle gueule d'ange, Antelmo.

La première fois qu'il était apparu à l'épicerie-mercerie-quincaillerie-pénurie, c'était pour acheter des boutons et du piment oiseau. Le vieux Mancini l'avait vu venir de loin, avec son air d'officier en permission et ses yeux qui ricochaient sur la robe de lin noir de Graziella. Il l'avait humé comme un loup renifle le musc d'un jeune cerf. Antelmo, le cadet des Folcone, une famille du village voisin.

Le vieux Mancini avait envoyé presto Graziella ranger la réserve.

« Mais enfin, père, elle est déjà rangée...

— Ne discute pas, fille ! Va ! »

Et Antelmo était reparti avec ses boutons et ses illusions.

La fois suivante, il avait adopté une autre stratégie. Pas un œil il n'avait glissé vers l'ombre de Graziella, pas un cil dans sa direction. Il avait payé ses grammes de café et quitté l'épicerie aussi sec qu'il était venu. Et elle, elle avait eu l'impression que le ciel se refermait. Antelmo était différent des garçons de San Bosco, moins rustre, plus inventif. Il avait une aisance innée, une façon d'apporter à ce vieux monde figé dans la pierre une forme de légèreté. Plusieurs fois, il était revenu à l'épicerie-mercerie-quincaillerie-pénurie sous divers prétextes, olives, briquet amadou, clous de girofle, clous tordus. Chaque fois, il s'était contenté de saluer le vieux Mancini d'un geste formel, du bout du front. Graziella s'était mise à vivre ses allées et venues comme un affront.

Et puis, un jour, Antelmo n'était plus venu.

Une semaine avait passé, il n'avait pas réapparu. C'est qu'il prenait son temps, le finaud. Il fallait être endurant lorsqu'on chassait sur les terres du seigneur Mancini. Le vieux n'était pas tombé de la dernière pluie, mais il avait fini par baisser un peu la garde. Antelmo était plus patient qu'un renard au pied d'un nid d'alouette. Il avait attendu que le vieux loup parte s'approvisionner au grand marché de Reggio ainsi qu'il le faisait chaque premier mardi du mois et que le reste de la meute s'éloigne aux champs pour s'approcher de l'autre.

Ce jour-là, Graziella tenait la caisse avec Baldassare pour seul chien de garde.

« Bonjour, avait lancé Antelmo en prenant soin de s'adresser au jeune frère.

— Bonjour, avait répondu Baldassare.

Graziella avait fait un signe à son frère.

— Va ranger la réserve!

— Mais il n'y a rien à ranger.

— Va, je te dis! »

Baldassare avait froncé le museau mais il s'était résigné à s'éloigner. Dans la fratrie Mancini, chacun des garçons avait une appréciation très personnelle de la distance à faire respecter autour d'elle. Après le départ inexpliqué de Tommaso, Silvio avait pris la place de l'aîné et veillait féroce sur Graziella, creusant de sa présence des douves profondes pour éloigner les importuns. La place de Silvio s'était élargie depuis que leur mère avait eu l'idée inédite de mourir un soir de Pâques après s'être infecté le pouce avec une arête de thon, la pauvre femme avait toujours été très créative. Marcello, le troisième frère, avait aussi une attitude propriétaire, il pouvait se montrer pugnace. Suivaient Ottavio et Enzo, entourant leur sœur comme des sangsues. Quant à Baldassare, le benjamin du clan, il était le plus rêveur et le plus prévenant. Il vouait à sa sœur une grande tendresse et une sorte d'admiration, aussi ne rechignait-il pas à l'aider parfois aux fourneaux ou dans les tâches ménagères, sous l'œil agacé du vieux Mancini.

Ce jour-là, donc, Antelmo était venu à la boutique sous le prétexte d'acheter de la morue séchée. Graziella l'avait accueilli en commerçante affairée, distante. S'il s'imaginait qu'elle allait frétiller devant lui après tous ces jours passés à l'ignorer, il se fourrait le doigt dans l'œil jusqu'au cerveau.

Elle avait sa fierté. Elle avait emballé la morue d'un geste vif et la lui avait tendue sans un mot. Antelmo, lui, paraissait s'amuser. Exaspérée, Graziella l'avait regardé se diriger lentement vers la porte, avant de découvrir dans la poche gauche de son tablier une petite boulette de papier froissé. Elle l'avait dépliée et avait contemplé, dépitée, les pattes de mouches griffonnées à l'encre. Ce mufle bellâtre s'imaginait donc qu'elle savait lire ! Elle ne savait pas, comme la plupart des gens du village. À quoi bon ? Le vieux Mancini ne lui avait enseigné que les rudiments de calcul nécessaires à la tenue de la caisse. Tout le reste, elle l'avait appris en observant son père depuis son enfance. De l'épicerie, Graziella connaissait chaque étagère, chaque pot, chaque bocal. Elle avait forgé ses propres repères. Grâce à son palais et son odorat affûtés, elle avait appris à distinguer l'origan de la marjolaine, le carvi de l'aneth.

La boulette de papier roulait entre les doigts de Graziella. Antelmo se jouait d'elle, et ironie de la nature humaine, plus il la torturait de ses silences, plus il l'aiguillonnait de ses sourires désinvoltes, plus elle le désirait. Elle avait jeté un œil vers la réserve, d'où Baldassare la guettait. Lui avait appris à lire avec leur grand frère Tommaso. Contrairement au reste de la fratrie, ces deux-là avaient toujours été avides de connaissances. Graziella aurait pu demander à Baldassare de lui traduire le message d'Antelmo, il ne la trahirait pas, elle en était certaine. Mais quelque chose la retenait. Elle avait malaxé le papier, fixant ces mots qui lui étaient refusés, et avait fini par avaler la boulette.

Et tandis qu'elle toussait pour la faire passer laborieusement, Graziella avait imaginé les phrases d'Antelmo – les

phrases de ce garçon dont elle n'avait pas même eu le loisir d'effleurer la main –, en train de franchir sa gorge, de traverser son estomac et de voyager dans ses entrailles.

— Ben t'as pas faim ?

— Quoi ?

— Ton assiette, tu manges pas ?

Graziella lève le nez vers Fortunata, bouche pleine, qui lui désigne sa gamelle où s'entassent des pois bouillis.

— Non.

— Faut manger, hein, pour le petit.

Graziella secoue la tête. Ses yeux s'attardent sur des petits dessins qui détonnent au milieu de graffitis sur le mur vérolé. Les dessins étranges d'un homme qui se transforme en héron et prend son envol, réalisés à la pointe de charbon. L'oiseau y est si fin, si réel qu'il paraît quitter la pierre de sa démarche gracile. Elle sursaute. Elle vient de reconnaître son prénom sur le mur. Gra-zi-el-la. Oui, c'est bien ça : le serpent enroulé du début, le pied posé comme une botte tombée dans un nid de poule, les ronds, les deux larges boucles. Son prénom est le seul mot qu'elle sache déchiffrer. Que fait-il, là, inscrit sur les parois d'une cellule de prison ? Sûrement l'œuvre d'un imbécile. Elle grogne, troublée.

— Je voudrais du vin.

Fortunata ricane de toutes ses dents absentes.

— Non mais écoutez-moi cell'là ! Elle est en cage et elle veut du vin ! Et pourquoi pas du panettone ?

Un temps.

— Si t'as vraiment pas faim... je peux ?

Graziella soupire.

— Sers-toi.

Ce sera toujours ça que les souris ne boulotteront pas.

Elle se tourne à nouveau vers le mur et suit dans un demi-sommeil le vol du héron sur la pierre.

Un choc de métal extirpe Graziella de sa somnolence. Un crissement de verrou. La porte de la cellule s'entrouvre sur le visage joufflu de sœur Torrone.

Les jeunes filles se redressent sur leurs paillasses.

— Mancini, parler ! Y a quelqu'un qui demande à te voir.

Les yeux de Graziella fixent les deux halos de sueur sur la robe couleur cendre de leur geôlière, on dirait qu'elle promène deux cartes de l'Afrique sous les bras.

— Ben t'attends quoi, veinarde ? Il va fondre sur place, ton visiteur, si tu te presses pas !

Graziella s'extrait de son matelas de laine avec effort. Le plus dur n'est pas la chaleur, mais l'inconfort de ce sac de noix qui malmène ses reins las. Ces jours-ci, l'enfant prend un malin plaisir à valser la nuit et à dormir le jour, un vrai hibou. Elle emboîte le pas de sœur Torrone qui s'applique à refermer méthodiquement le verrou, en s'y reprenant plusieurs fois, dans un sens, puis dans l'autre, puis encore, avant de vérifier une énième fois. Sœur Torrone est un vrai cirque obsessionnel, la Grande Parade à elle toute seule.

— C'est ça, fais-y douze tours de plus et mets-y donc un bouchon, des fois que je me fasse la malle par l'œilleton, lui lance Fortunata depuis l'intérieur.

La sœur hausse les épaules. Elle a l'habitude qu'on se moque d'elle et de ses tocs. Les autres religieuses ricanent sans cesse dans son dos. Graziella serre les dents. Elle les a entendus, elle aussi, durant des semaines, les ricanements et les chuchotements de mépris. Elle les a supportés, les grimaces en coin, les regards de mite. Chaque jour, elle s'efforçait de repousser le poison de la rumeur de San Bosco qui rampait sous les portes, se faufilait par les fenêtres et se frayait un passage parmi les fissures comme un vent de sable. *Jusqu'à ce que.*

Graziella suit la religieuse le long du couloir étroit débouchant sur une petite salle. Des voix résonnent en écho sur leur passage.

— Eh, Mancini ! Paraît que tu l'as bien fumé, ton gars !

— Ouais, une balle dans le costume, et crac !

Graziella les ignore.

« T'es une vraie vedette par ici, lui a confié l'autre jour Fortunata.

— Des âneries, a rétorqué Graziella sèchement.

— Ben pourquoi ? »

Graziella n'a rien répondu. Elle s'est retournée, face contre mur.

Et pour ne pas mordre son poing, elle a récité tout bas les bocciaux et les boîtes sur les étagères de l'épicerie comme une comptine. *Ail, piment oiseau, clou de girofle, badiane, coriandre, gingembre, bergamote, boutons, ficelle, fil à mèche, clous, hameçons, allumettes, cire, pain de savon...*

Le parloir est deux fois plus petit que le cellier Mancini, et sans aucun bocal. Pour seul mobilier, une table maculée de taches graisseuses et deux chaises. Assis sur l'une d'elles, face à la porte, Baldassare, qui l'accueille d'un sourire penché. Il la jauge d'un œil tendre, de la tête aux pieds.

— Comment tu vas, petite sœur ?

— Le père n'est pas venu ?

Le visage de Baldassare se crispe.

— Il... tu sais ce que c'est, il ne peut pas laisser l'épicerie... Il faut une journée de mulet pour venir jusqu'ici.

— La dernière fois non plus... fait remarquer Graziella. Et Silvio, et Ottavio ?

—... Les amandes, Ziella. Les amandes, la récolte, ça occupe beaucoup. Et puis, on a dû réparer le toit de la réserve.

Elle pince les lèvres.

Baldassare ne la quitte pas du regard.

— T'as une mine d'oiseau. Tu manges, au moins ?

— J'avale.

— Hum. J'imagine que c'est infect. Je t'ai apporté des gâteaux secs et des figues.

Un temps.

— Et ta voisine ?

Graziella grimace.

— Elle caquette toute la journée. Mais je ne pourrais même pas la manger, elle est plus plate qu'une planche à laver.

Il a un rire nerveux. Qui s'éteint aussitôt.

Graziella est restée impassible. Frère et sœur s'observent en silence.

— Le père a payé un avocat, dit Baldassare. Il a bon espoir.

Graziella le fixe d'un air apathique. Elle est ailleurs.

— Il faut que tu tiennes, Ziella. Tu dois penser à dehors. À l'avenir. Pour le petit.

L'avenir. Dehors. Des mots désormais sans fond pour elle. Elle en a assez que tout le monde lui parle du petit. Il la ronge de l'intérieur, le petit. Pas si petit que ça. Au début, il avait à peine la taille d'une balle de plomb. Mais au fil des semaines, il s'est installé, graine de gangrène, il n'en finit pas d'emménager, il envahit le territoire, il se croit déjà propriétaire des lieux. Bon sang qu'un Folcone est lourd... Et comme si l'enfant l'avait entendue, il lui file une talonnade. Bien centrée, juste derrière le nombril. Elle grimace de douleur.

— Demain, ça n'a plus d'importance maintenant.

— Tu n'as pas le droit de dire ça !

— Je suis fatiguée, Bald'. Fatiguée, tu comprends ? dit-elle en se levant pour couper court à la discussion.

— Attends, Ziella !

Il retient son poignet.

— Quoi ? s'agace-t-elle.

Baldassare hésite. Il paraît chercher ses mots. Il lui fait signe de se rasseoir. Elle s'y résout.

Il se penche vers elle et murmure :

— *Je sais où est Tommaso.*

La jeune femme tressaille. Elle le dévisage, abasourdie. Elle tangué un instant, se ressaisit. Baldassare semble satisfait de l'effet produit. Elle est sortie de sa torpeur. Enfin un sursaut de vie ?

— Il est en France. À Marseille. Il paraît qu'il travaille sur le Vieux Port.

— Comment tu le sais ?

— Eusebio. Il a reçu une lettre. Il me l'a donnée.

— Ce vieux sanglier ?

Baldassare opine gravement.

Graziella ferme les yeux. Leur grand frère vivant ! Embarqué pour la France. Tout ce temps... Elle a tout imaginé durant ces cinq interminables années après sa disparition, une nuit d'automne, sans un au revoir, sans explication. Le vieux Mancini avait décrété qu'on ne prononcerait plus son nom sous leur toit.

— Raconte-moi ! dit Graziella. Qu'est-ce qu'il dit ? Il parle de moi ?

— Bien sûr. Tu lui manques. Il pense beaucoup à toi, il t'embrasse.

Pour la première fois depuis des semaines, Baldassare croit apercevoir l'ombre d'un sourire.

— C'est tout ?

Il marque un temps.

— C'est tout ce que je sais, Ziella.

— Elle est où, cette lettre ?

Après tout qu'importe, elle ne saurait même pas la déchiffrer.

— En lieu sûr.

— Les autres sont au courant ?

Baldassare secoue la tête.

— Tu me prends pour qui ?

Les yeux de Graziella brillent d'un nouvel éclat. Si cette folle lueur n'était pas due à leur grand frère, Baldassare en serait presque jaloux. Mais puisque c'est le prix à payer pour qu'elle se batte, alors...

Elle se redresse.

— Bald', il faut que je sorte de là.

Il prend une large respiration.

— L’avocat va faire tout son possible. Mais il va falloir se méfier. Il y a...

— Quoi ?

— Cesare... Silvio l’a vu qui rôdait avec sa *lupara*. Il ne lâchera pas l’affaire.

La *lupara*, l’arme favorite des bergers contre les bêtes sauvages, un fusil de chasse à canon scié. Bien sûr. Aujourd’hui, Cesare se fait prédateur.

— Il a juré de venir t’attendre à la sortie du tribunal, reprend Baldassare, mâchoires serrées.

Graziella a un sourire las. Oui, elle pourrait attendre tranquillement que Cesare accomplisse son œuvre. Ce serait si simple. Tout serait réglé.

Baldassare la dévisage, l’air inquiet.

— Avec les frères, on te protégera. Il n’osera pas s’aventurer sur le domaine.

— Je ne reviendrai pas, dit Graziella.

Il déglutit. Il brûle de lui poser une question, elle le sait. Alors elle le devance.

— Il n’aura pas le temps de me descendre comme un lièvre.

— Tu n’as pas encore l’intention de...

— Une fois dehors, je quitterai San Bosco, Bald’.

Il semble soulagé.

— Mais... pour aller où ?

— N’importe où, loin d’ici. Je veux retrouver Tommaso. Il me manque à en crever.

— Comment tu vas faire avec le pe...

— Bon sang, Bald’, fous-moi la paix avec le...

Elle a crié. Sœur Torrone fait irruption dans la pièce.

— Oh là, tout doux là-dedans !

— Une minute, lance Graziella, agacée, à la gardienne.

Depuis le seuil, sœur Torrone fixe Baldassare d'un air curieux. Elle semble réfléchir, puis elle secoue la tête et ressort de son pas lourd, traînant toujours ses deux cartes de l'Afrique sous les bras.

— Écoute-moi, reprend Graziella en plongeant ses prunelles dans celles de Baldassare, je suis finie ici. Tu le sais. Quoi que je fasse, je resterai toute ma vie « la *puttana* d'Antelmo ». Si ce crétin de Cesare ne me tue pas, c'est San Bosco qui m'étouffera lentement comme un boa.

Elle n'ajoute pas : « Et je préfère la première solution. »

Mais Baldassare l'entend.

— Si tu pars, je pars avec toi, conclut-il tout bas.